

REMARQUES A PROPOS DES FÈVES DE PYTHAGORE,

par M. EM. BOURQUELOT.

832
BOURQUELOT, ME
1904

On sait que les Pythagoriciens s'abstenaient de manger la chair des animaux : c'était la conséquence de leur doctrine de la métempsychose. Ils s'abstenaient également de manger les fèves qui constituaient, cependant, et constituent encore un aliment fort apprécié des peuples méditerranéens. On croit généralement, d'après Clément d'Alexandrie, qui vivait à la fin du II^e siècle, que cette dernière abstention provenait de ce qu'on attribuait aux fèves la propriété de rendre les femmes stériles. A ce compte, Pythagore eût pu ne pas les défendre aux hommes.

La véritable raison me paraît être celle que donne Lucien dans un petit opuscule intitulé : *Les sectes à l'encaïn*. L'écrivain met en scène une vente des philosophes aux enchères, dans le but évident d'exercer sa verve caustique à l'égard des doctrines philosophiques de l'ancien monde. C'est Mercure qui, dans cette vente, représente, en quelque sorte, le commissaire-priseur. C'est lui qui appelle successivement, pour les présenter au public, Pythagore, Diogène, Démocrite, Socrate, Épicure. Mais les acheteurs veulent savoir à quoi ceux-ci pourront bien leur servir, et ils les interrogent. Pythagore expose donc, d'abord sa doctrine, puis sa manière de vivre : « Je ne me nourris, dit-il, en dernier lieu, d'aucune chose qui ait eu vie ; je mange de tout le reste, excepté des fèves (1). »

Et comme l'acheteur s'étonne de cette exception singulière, Pythagore s'explique :

« Je les regarde comme sacrées. Leur nature a quelque chose d'admirable, car elles renferment toute espèce de génération : si tu dépouilles des fèves vertes, tu verras qu'elles ressemblent beaucoup aux testicules de l'homme, et si, après les avoir fait cuire, tu les exposes pendant un certain nombre de nuits aux rayons de la lune, elles te donneront du sang. »

L'explication, si l'on se reporte à l'époque où elle fut donnée, ne paraît pas aujourd'hui aussi ridicule qu'elle le paraissait à Lucien. Évidemment, on avait dû observer, sur des fèves cuites, le développement spontané de quelqu'un de ces microbes chromogènes dont les cultures ont une telle ressemblance avec des taches de sang frais, qu'on comprend que les anciens aient pu s'y tromper. Le fait a frappé Pythagore qui y a vu une preuve de la nature animale de la fève.

Il m'a paru intéressant d'étudier la manifestation du phénomène. Je n'ai pas cru devoir, pour cela, exposer des fèves cuites aux rayons de la

(1) Traduction de Belin de Ballu, revue par Louis Humbert. Paris, Garnier frères, 1896, p. 222.

lune; mais je les ai ensemencées avec un bacille chromogène bien connu, le bacille de Kiel. J'ai ainsi pu constater que les conditions permettant d'obtenir facilement une abondante production de taches rouges sont précisément celles qu'indiquait Pythagore. Il faut que les fèves vertes soient dépourvues de leur légument et cuites; autrement, on ne réussit pas ou on ne réussit qu'imparfaitement. Le mieux est, après avoir stérilisé à 110 degrés les fèves préalablement humectées, de les ensemencer, de les porter à l'étuve à 33 degrés pendant vingt-quatre heures, puis de les abandonner à la température du laboratoire (18 à 20 degrés). Au bout d'une huitaine de jours, les fèves sont recouvertes de taches sanguinolentes. Je dois ajouter que l'expérience réussit aussi bien, — mais à condition d'opérer de la même façon, — avec les haricots secs.

Par une association d'idées toutes naturelles, les fèves sanglantes de Pythagore reportent la pensée vers les hosties sanglantes dont l'observation eut tant de retentissement mille huit cents à deux mille ans plus tard. Des tableaux célèbres nous en ont transmis le souvenir. C'est, par exemple, la fameuse fresque de Raphaël, au Vatican, qui représente le miracle de Bolsena: l'hostie apparaît sanglante aux yeux d'un prêtre incrédule. C'est encore le tableau du peintre espagnol Claudio Coello, à l'Escorial, qui représente la déposition, dans la sacristie, de l'hostie qui s'était couverte de sang à Gorcum (Hollande), des soldats protestants l'ayant foulée aux pieds (1523).

Il est curieux de rapprocher ces phénomènes dont l'origine est la même, et qui ont pu, cependant, être invoqués à l'appui de deux doctrines philosophiques ou religieuses si dissemblables.

Avec un peu de réflexion, on saisit facilement la différence essentielle qui caractérise les deux interprétations.

Dans la doctrine de Pythagore, le phénomène était un phénomène naturel que l'homme pouvait reproduire.

Dans la religion du Christ, c'était un miracle, c'est-à-dire un phénomène dont la production, contraire aux lois de la nature, exigeait l'intervention divine.

En réalité, et sur ce point particulier, c'est Pythagore qui avait raison.